

UFO DISTRIBUTION
présente une production YASH RAJ FILMS et DBP

TITLI

UN FILM DE
KANU
BEHL

UNE CHRONIQUE INDIENNE



UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES



UFO DISTRIBUTION présente une production
YASH RAJ FILMS & DBP



TITLI

UNE CHRONIQUE INDIENNE

UN FILM DE KANU BEHL

SORTIE LE 6 MAI 2015

Inde - 2014 - 2h07
Format image 2.35
format son 5.1
DCP

DISTRIBUTION
UFO DISTRIBUTION
135, BOULEVARD DE SÉBASTOPOL
75002 PARIS
TÉL. 01 55 28 88 95
ufo@ufo-distribution.com

PRESSE
**LAURENCE GRANEC &
KARINE MÉNARD**
92, RUE DE RICHELIEU
75002 PARIS
TÉL. 01 47 20 36 66
laurence.karine@granecmenard.com



SYNOPSIS

DANS LA BANLIEUE DE DELHI, TITLI, BENJAMIN D'UNE FRATRIE DE BRAQUEURS DE VOITURES, POURSUIT D'AUTRES RÊVES QUE DE PARTICIPER AUX MAGOUILLES FAMILIALES. SES PLANS SONT CONTRECARRÉS PAR SES FRÈRES, QUI LE MARIENT CONTRE SON GRÉ. MAIS TITLI VA TROUVER EN NEELU, SA JEUNE ÉPOUSE, UNE ALLIÉE INATTENDUE POUR SE LIBÉRER DU POIDS FAMILIAL...

ENTRETIEN AVEC KANU BEHL

On dit que les premiers films sont souvent très personnels. Est-ce le cas de TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE ?

Le film s'inspire effectivement d'une expérience personnelle. J'ai eu une relation très compliquée avec mon père en grandissant, et comme beaucoup de jeunes hommes en Inde, j'ai essayé d'échapper à sa présence oppressante. J'ai commencé à me chercher, j'ai quitté la maison et vécu mes propres expériences. J'ai finalement intégré une école de cinéma, et dans les années qui ont suivi, j'ai pris conscience que plus j'étais obsédé par l'idée de ne pas ressembler à mon père, plus je devenais comme lui et plus cela m'oppressait. Même si ce que je faisais était différent, l'esprit dans lequel je le faisais était semblable au sien.



J'en ai pris conscience en écrivant le scénario. Le film était sur le point de se faire. Un gros studio était intéressé, on me disait : « Ton chèque est prêt, signe et on lance la production. » J'ai fui ! C'est seulement à la troisième version du scénario que j'ai véritablement su de quoi je voulais parler. La question était : « Où est la racine du problème ? Je veux échapper à l'opresseur, mais je suis comme lui. » Et c'est là que je voulais aller : au moment où l'on se sent capable de briser le cycle. Je ne sais pas ce qui arrive aux personnages après la fin du film, je ne sais pas si oui ou non, ils pourront échapper à ce cercle vicieux mais je crois qu'au moins, à la fin, ils en ont envie.

Vous êtes-vous identifié à TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE ?

Je crois que je m'identifie aux trois hommes. J'ai été Titli mais heureusement je ne le suis plus. J'ai craint de devenir Vikram, comme presque tous les indiens : ce frère aîné, qui s'imagine qu'on lui a fait du tort, qui a hérité d'un comportement de la génération précédente, qui doit faire face à de nombreuses désillusions, qui essaye de les surmonter mais se lamente constamment sur ce qu'il n'a pas eu.

Pas la famille typique de TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE ?

Non, non, heureusement, non (rires). Je suis issu d'une famille typique de la classe moyenne de Delhi. Mais je connais ce monde là intimement car mon père en vient. Il s'est construit tout seul, et c'est par son travail que nous nous en sommes sortis. J'ai eu la chance d'être protégé, de recevoir une bonne éducation. Mon père était comédien et il est devenu réalisateur sur le tard, par frustration, par manque de bons rôles. Ma mère aussi est comédienne. J'ai donc grandi dans le milieu du cinéma. Je me rappelle être allé dans une de ces minuscules salles de cinéma à écran unique, avoir fixé l'écran et m'être dit : « C'est magique ! ». A l'adolescence, j'ai pris conscience que ce qui me plaisait vraiment, c'était de raconter des histoires. Je me suis replongé dans le cinéma, en sélectionnant davantage ce que je voyais, et j'ai découvert un autre genre de cinéma qui m'attirait.

A partir de là, je n'ai plus eu qu'un objectif, entrer à l'école de cinéma. Il n'y en a que deux : le Film and Television Institute (FTII) à Pune et le Satyajit Ray Film and Television Institute à Calcutta (SRFTI), que j'ai intégré en 2003. A l'école, j'ai eu la chance de découvrir l'univers du documentaire. C'était comme tomber à nouveau amoureux du cinéma parce que le monde du documentaire en Inde est très à part, très peu médiatisé. Par chance, un mouvement documentaire était en train de naître à Calcutta, une ville à l'avant-garde du cinéma. J'ai plongé dans le documentaire ! J'en ai réalisé 3 ou 4 très vite, pour NHK, ZDF-Arte... Cette expérience m'a aidé pour TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE, que ce soit dans la direction d'acteur, le choix des plans... Ensuite je suis allé travailler avec le grand réalisateur Dibakar Banerjee (co-producteur de TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE), qui m'a appris énormément. J'ai travaillé sur OYE LUCKY ! LUCKY OYE ! (2008), puis co-écrit LSD (LOVE, SEX, AND DELUSION, 2010). Etre sur le tournage de SHANGAI (2012) est ce qui m'a le plus aidé à trouver ma voie, à comprendre que le cinéma, c'est avant tout lever le voile sur ce qu'il y a dans sa propre tête, ne plus se cacher, être aussi honnête que possible avec soi-même.

Vous disiez que vous avez découvert le cinéma que vous aimez vraiment vers l'âge de 16 ans. Quel est ce cinéma ? Est-ce que cela correspond à ce qu'est TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE ?

A l'adolescence, je ne regardais pas tellement de



films internationaux. Je ne regardais que ce qui était nouveau à Bollywood. Par exemple SATYA de Ram Gopal Varma (1998) ou MAQBOOL de Vishal Bhardwaj (2003). Je me disais : « Ce sont de très bons films, pourquoi en fait-on si peu des comme ça ? Laissez-moi faire, laissez-moi contribuer à en faire plus ». Juste avant d'entrer à l'école de cinéma, j'ai découvert le cinéma étranger, notamment les films de Kieslowski, et cela m'a bouleversé. A l'école, mes plus fortes influences ont été Kusturica, Kubrick, Kiarostami. Et parmi les cinéastes actuels, j'adore Jacques Audiard et Steve McQueen...

Ce sont des réalisateurs très différents les uns des autres...

Il m'arrive de penser que je ne voulais pas être réalisateur, mais technicien, monteur ou directeur de la photo, parce que je ne veux pas consacrer tout mon temps à un seul projet. Je veux travailler sur des films différents, vivre des expériences variées. J'ai le sentiment que je suis encore en train de me découvrir, de trouver ma voie, même si dans le fond, je ne crois pas qu'un réalisateur n'ait à en emprunter qu'une seule. C'est pour cela que j'admire autant Stanley Kubrick. Chacun de ses films existe par lui-même, il n'y a pas à chercher le réalisateur derrière. Bien sûr, à la fin vous pouvez dire que c'est un film de Kubrick, mais il est l'exemple parfait du réalisateur dont les films sont des entités à part entière. C'est cela aussi que je trouve puissant dans le cinéma d'Audiard. Ce que je cherche, c'est cette possibilité pour chaque

film que je réalise d'exister par lui-même.

Votre film semble appartenir à un genre qui se développe à Bombay en ce moment, un cinéma social, avec un message sur la réalité urbaine en Inde. Diriez-vous que TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE est un film à message ?

Je ne crois pas que j'essayais de faire passer un message. Une de mes citations préférées est de Kamal Swaroop, le réalisateur de OM-DAR-B-DAR. Il a réalisé un documentaire sur la ville de Pushkar dans lequel il y a une scène très émouvante. Il roule dans un Tempo avec ses deux enfants qui lui demandent : « Papa, où as-tu trouvé cette histoire ? ». Et il répond : « Je ne sais pas, peut-être qu'elle était là, sur la route, quelque part, et je l'ai juste ramassée. ». C'est ce que je ressens.

Le film aborde beaucoup de sujets : le mariage forcé, la pauvreté, la violence qui naît de la pauvreté...

Ce qui m'intéressait vraiment, ce sont les fantômes qui hantent les familles, cette circularité. Je ne savais pas qui blâmer, ou que dire sur ces problèmes mais je savais que quelque chose devait être dit. Qui est responsable ? Titli ? Vikram ? Le père qui se tait et sur lequel Titli se méprend (je pense que c'est une erreur de se dresser contre lui, et de lui dire « tu es le vrai porc », parce qu'il ne l'est pas) ? Qu'en est-il du grand-père décédé dont la photo trône dans la maison ? J'ai eu l'idée de mettre cette photo, la semaine

où j'ai découvert le psychiatre R.D. Laing et son livre intitulé "The Politics of The Family", écrit il y a près de 50 ans. J'ai lu le livre et ce qu'il disait rejoignait mes pensées ! Il expliquait comment les images sont transférées inconsciemment d'une personne à l'autre au sein d'une même famille. Parfois, on ne connaît même pas ses grands-parents, mais les parents transmettent quelque chose d'eux aux petits-enfants, en disant par exemple : « tu es exactement comme ton grand-père », et c'est comme cela que les fantômes s'installent.



TITLI

Pouvez-vous nous expliquer la signification du nom « Titli » ?

Littéralement, « Titli » veut dire « papillon ». C'est l'une des créatures dont la métamorphose est la plus radicale, passant d'une chenille laide et sans vie à un magnifique papillon.

Le titre du film est à prendre au second degré. Le voyage de Titli est presque à l'opposé de la trajectoire du papillon. D'un garçon innocent et opprimé, il se transforme à son tour en oppresseur. Certains amis ont une autre théorie quant à mon choix de donner un prénom féminin à un personnage masculin. Ils disent que c'est parce que j'ai moi-même souvent été pris pour une fille - Kanu, en Inde, est avant tout un prénom féminin -, que j'ai inconsciemment choisi de reproduire cette situation !





LE TOURNAGE

Bollywood est un monde de fantaisie, où tout est reconstitué en studio. Pourtant, aujourd'hui, de plus en plus de films sont tournés en extérieur. Pourriez-vous nous en dire plus sur le tournage, dans un environnement réel, à Delhi, la ville dont vous êtes originaire ?

Je voulais rompre avec cette tradition de falsification, en tournant de manière aussi réaliste que possible, avec un maximum d'acteurs non professionnels. Bollywood n'est pas le genre de cinéma auquel je crois. J'ai choisi Ranvir Shorey (Vikram), le seul acteur connu du film, parce que c'est un grand comédien qui a une présence imposante. Je savais qu'il serait parfait pour le rôle que j'avais d'ailleurs écrit pour lui. Nous avons découvert les autres au fur et à mesure. Le père dans le film est mon propre père. C'était une décision difficile, qui a été prise tardivement. Je ne voulais pas de lui au départ, pour des raisons évidentes. Shashank Arora (Titli) est un accident, une découverte. Il était aspirant comédien, et il est juste arrivé avec une cassette d'audition. C'est un garçon de la ville, nous ne savions pas s'il pourrait incarner le personnage. Alors, nous l'avons envoyé vivre un mois là où il est censé vivre dans le film, et nous avons observé ce qu'il en avait retiré. Ça a été long avant que je ne le choisisse. C'est le premier rôle de Shivani Raghuvanshi, la comédienne qui incarne

Neelu. Sur le tournage, elle a été une révélation, une actrice née! Le frère cadet est un acteur professionnel. Le directeur de casting, Atul Mongia (qui est aussi réalisateur associé sur le film) et moi étions totalement d'accord. Il vient d'une famille du Penjab, au nord de l'Inde, et il connaît l'histoire du film pour l'avoir vécue. Il savait le type de comédiens que nous cherchions. Tout s'est accéléré quand Siddharth Diwan, le directeur de la photographie, est arrivé sur le projet et a dit : « Nous allons juste laisser les acteurs être, et nous travaillerons autour d'eux. » Nous avons tourné le film en 40 jours. C'était le milieu de l'été, il faisait très chaud - ce sont les deux pires mois à Delhi, et nous tournions 16 heures par jour, tous les jours ! Même si tous étaient malheureux, moi y compris, tout le monde était passionné par le scénario, et pensait qu'il devait être tourné. C'est quelque chose que chacun de nous avait vu, ou vécu, ou à quoi nous avions été confrontés à un moment ou un autre. L'autre grande découverte a été le montage. Je voulais que le film soit coupé en fonction des réactions, non des dialogues. Dans pas mal de scènes, on regarde des gens qui regardent d'autres gens. Au premier montage, le film durait 3h40, pour un scénario de 93 pages. Heureusement la monteuse Namrata Rao est arrivée et a posé un œil neuf sur le film.

Pouvez-vous nous parler des lieux? Delhi, comme Bombay, est une ville qui change très vite. Et il semble dans le film qu'il y ait deux types d'espace : ce parking, dans la ville nouvelle, et le quartier où vivent les trois frères, à la périphérie.

J'ai vu Delhi changer massivement depuis 15 ans. Des constructions surgissent partout, la ville grossit comme si on en avait perdu le contrôle. Ces dernières années, j'ai pu la voir se diviser complètement en deux zones distinctes : d'un côté, les gens qui sont dans la ville, qui consomment, veulent être servis à toute heure, et de l'autre, les gens qui ne font pas partie de ce monde, qui sont à la marge, rejetés, et qui sont chargés de servir ceux qui veulent être servis. Jour après jour, ils sont repoussés de plus en plus loin. J'ai essayé d'imaginer d'où venait toute cette violence à laquelle nous sommes confrontés ; la raison qui pousse un garçon à violer une jeune femme avec une barre de fer par exemple, dans une des affaires les plus médiatisées. Je crois véritablement que cette violence naît de la colère de ces gens perpétuellement repoussés à la marge, de leur extrême frustration, de leur sentiment d'être en permanence mis dans un coin. Siddharth et moi voulions que ces deux mondes se rencontrent. C'est l'histoire d'une famille avec d'un côté le monde doré et moderne de la ville et de l'autre la périphérie, figée dans le temps, presque oubliée. La maison de Titli fait penser à celles des années 90. Si vous allez dans ces quartiers, vous aurez l'impression de pénétrer dans un autre monde.

Pouvez-vous nous parler du rôle crucial des femmes dans votre film et plus généralement dans la société indienne? Quelle est son évolution ?

À la suite de l'affaire du viol collectif de Nirbhaya, l'Inde a ouvert les yeux sur la question de la sécurité des femmes ; cette affaire suscitant une véritable introspection. La place de la femme a toujours été spéciale dans la société indienne. Preuve en est : la plupart de nos plus anciennes déesses sont des femmes. Depuis l'avènement, de la mondialisation en 1991, un basculement s'est produit dans la société : la femme indienne est allée bien au-delà du rôle dans lequel elle était cantonnée jusqu'alors – c'est-à-dire professeur propriétaire de boutique de vêtements ... Aujourd'hui les femmes ont intégré tous les domaines du monde du travail. Cela a parfois créé des déséquilibres dans un système qui existait depuis très longtemps dans la société indienne. Les citoyens, hommes et femmes, essaient encore de faire face à ce phénomène, même ceux qui font partie d'une soi-disant intelligentsia. TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE a toujours été conçu comme un film anti-patriarcal. Toutes les femmes sont fortes et font entendre leurs voix. Neelu, Sangeeta ou même l'avocate, sont des personnages qui pensent et agissent, dirigés par leur conscience. Mais comme elles n'ont jamais eu de pouvoir physique ou financier pour s'imposer, elles sont malgré tout souvent laissées à la merci des hommes et leur lutte pour s'échapper est d'autant plus longue et difficile.



LE CINEMA INDIEN AUJOURD'HUI

Comment s'est déroulé le travail avec des producteurs aux œuvres si contrastées - un grand studio Bollywood comme YRF et un indépendant comme DBP?

C'est comme demander : le gâteau ou la cerise? Ensemble, YRF et DBP réunissent les forces nécessaires pour qu'un film génère l'élan l'amenant dans la bonne direction. Là où une société indépendante comme DBP a décidé de soutenir TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE de façon à lui conserver son intégrité, son honnêteté et sa rigueur, pour permettre au film d'atteindre le maximum de son potentiel créatif, la présence de YRF a permis de solidifier le produit de ce travail acharné, grâce à son infrastructure massive et son potentiel de distribution et d'exploitation. Pour moi, c'était le meilleur des deux mondes réunis et cela a profité au film sous tous ses aspects.

Votre film était sélectionné à Cannes - Un Certain Regard. Comment avez-vous vécu l'expérience? Comment expliquez-vous que le cinéma indien parvienne maintenant à être présent dans le plus grand festival de cinéma du monde?

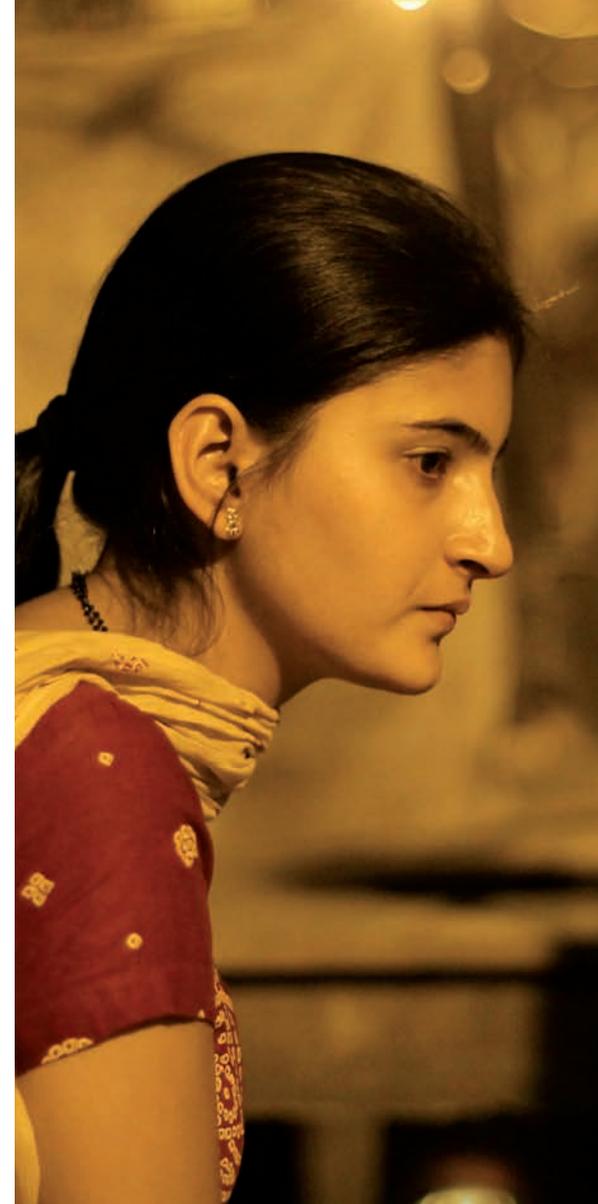
C'était important pour le film d'aller à Cannes, d'être présenté parmi les meilleurs, parce qu'un film comme celui-ci a besoin de cette exposition, de ce soutien. C'est une plate-forme de lancement qui crée une dynamique et contribue à offrir au film la vie qu'il doit avoir, auprès d'un public international mais, plus important encore, auprès du public national. Il y a des histoires universelles. Nous devons juste trouver la bonne façon de les raconter. Le mérite en revient à des réalisateurs qui m'ont précédé, comme Dibakar Banerjee (LSD), Anurag Kashyap (GANGS OF WASSEYPUR) et beaucoup d'autres, parce qu'ils étaient véritablement les premiers à donner naissance à cette nouvelle vague qui ne cesse de prendre de l'ampleur.

L'avenir du cinéma indien est donc plutôt radieux ?

Je pense que c'est une période très excitante pour le cinéma indien, mais personnellement, j'attends les 4 ou 5 prochaines années pour voir où ça va. Quelle que soit l'ampleur du phénomène, les 5 prochaines années seront cruciales et décideront de quel côté le vent soufflera.

BIOGRAPHIE DE KANU BEHL

Après avoir touché à la radio, à la comédie, au théâtre, à l'écriture, Kanu Behl étudie au Satyajit Ray Film and TV Institute, dont il sort diplômé en réalisation. Son premier documentaire, AN ACTOR PREPARES (2006 / 23 mn / produit par SRFTI, Inde) était en compétition au Cinéma du Réel à Paris en 2007. Il produit et réalise ensuite trois autres documentaires pour NHK au Japon, la ZDF et ARTE : FOUND HIM YET? (2007 / 58 mn), THREE BLIND MEN (2008 / 7 mn), OVER THRESHOLDS (2009 / 26 mn). En 2007, il se lance dans la fiction, en devenant l'assistant du réalisateur Dibakar Banerjee sur le film à succès OYE LUCKY ! LUCKY OYE ! En 2010, il co-écrit avec lui LSD : LOVE, SEX AND DELUSION. Le film, salué unanimement par la critique, le fait connaître comme scénariste. TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE est son premier long-métrage de fiction en tant que réalisateur et scénariste.



NOTE DE PRODUCTION

“En tant que producteur, j’aime donner naissance à des films durs à accoucher, parce que ce sont les enfants difficiles qui font les histoires dont on se souvient. Il est très compliqué de survivre dans le contexte commercial de l’industrie cinématographique indienne en faisant des films dissidents. Mais c’est ce que je veux faire : des films rebelles, qui secouent, provoquent et mettent en lumière les aspects sombres de notre société. *TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE* rassemble plutôt bien tous ces critères. Le film a une honnêteté brute et brûlante, quelque chose de profondément sincère qui m’a immédiatement plu. Beaucoup de réalisateurs, lorsqu’ils font leur premier film, veulent titiller le public, sortir du lot. Pas Kanu : il n’essaye pas de plaire au plus grand nombre par tous les moyens. C’est ce côté militant, sa volonté de s’en tenir à ses démons, qui fait de son film l’un des plus fascinants premiers films du cinéma indien depuis longtemps. Je souhaite que le cinéma indien soit reconnu en tant que tel, distinctement de Bollywood, qui est juste un type de cinéma. Que ce type de cinéma définisse l’ensemble de la société est extrêmement préjudiciable. Et en même temps Bollywood est indispensable : un film comme le nôtre n’aurait jamais pu être produit si nous n’avions pas ce cinéma commercial florissant que de nombreux pays ont perdu à cause d’Hollywood. Mon rêve est



de créer un cinéma indien, loin de Bollywood, et pourtant vraiment indien.

Parfois, en voulant faire ce grand cinéma indien indépendant, nous tombons dans le piège de vouloir plaire au public occidental, quitte à le manipuler pour nous faire remarquer. Titli ne manipule personne, il a sa propre raison d’être. *TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE* est fait pour faire réagir le public indien, pour le réveiller, lui montrer ce qui se passe dans nos vies. Il est fait pour les spectateurs du monde entier, qui aiment plonger dans une autre culture et y découvrir les éléments qui en font la même humanité. *TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE* est très enraciné, et en même temps universel, parce qu’il parle de la famille, et que je ne crois pas qu’un seul homme sur terre ne comprenne pas ce qu’est une famille.”

Dibakar Banerjee, Producteur

FICHE ARTISTIQUE



TITLI

Titli est le plus jeune des trois frères. Il veut échapper à l'oppression de son frère aîné Vikram et aux problèmes quotidiens du partage des tâches dans la famille. Son rêve est brisé quand ses économies sont volées et qu'il est marié de force à Neelu. Hanté par son désir de s'échapper, il tend à devenir l'opresseur qu'il haïssait auparavant.



NEELU

Neelu a des aspirations plus élevées que la classe dont elle provient. C'est avec consternation qu'elle se voit contrainte d'épouser Titli, qui vient de la même classe qu'elle. Son assurance et son attitude représentent une menace pour cette famille patriarcale de quatre hommes. C'est une battante qui ne laisse aucun obstacle l'abattre.

SHASHANK ARORA

Né et élevé à New Delhi, Shashank a étudié le cinéma et la musique à Montréal avant d'émigrer à Mumbai pour suivre une formation de comédien de 2 ans. Il a ensuite été l'assistant du directeur de casting Seher Latif. Titli est son premier rôle.

SHIVANI RAGHUVANSHI

Née et élevée à New Delhi, Shivani est diplômée de SGTB Khalsa College, à l'université de Delhi. Actrice non-professionnelle, Titli est son premier rôle.



VIKRAM

Vikram, le frère aîné et chef de famille, est un idiot imprudent et émotif, très rigide dans ses pensées et ses méthodes. Il pense tout savoir mieux que quiconque dans la famille et prend seul les décisions. Les années d'oppression l'ont endurci. Ses règles dures font des ravages sur tous les membres de la famille.



BAAWLA

Baawla, le frère cadet, joue le rôle le plus féminin de la maison. Il est le médiateur qui permet à la famille de tenir. En se mettant délibérément dans une position de subalterne vis-à-vis de Vikram, il sait comment l'amener à faire ce qu'il pense être bon pour la famille. Il est le seul des trois fils à percevoir les manipulations subtiles de leur père.



LE PÈRE

Autrefois le patriarche, aujourd'hui plus en retrait, le père reste, en apparence, à la merci de son fils aîné Vikram, maintenant le chef de famille. Toutefois, il a toujours une influence cachée sur Vikram et le manipule subtilement.

RANVIR SHOREY

Ranvir Shorey est un comédien de théâtre et de cinéma très connu en Inde, qui depuis 2002 a joué dans plus de 40 films. Il vit à Mumbai avec son épouse, la comédienne Konkona Sen Sharma et leur fils Haroon.

AMIT SIAL

Originaire de Kanpur, dans le nord de l'Inde, Amit abandonne ses études de commerce pour se consacrer à la comédie, et n'est jamais revenu en arrière. Dans les 20 dernières années, il est apparu souvent au cinéma et au théâtre. Il a aussi produit un long métrage en 2013.

LALIT BEHL

Médaille d'or du Département du Théâtre Hindi, de l'Université de Punjab, comédien, scénariste, producteur, réalisateur, Lalit Behl a travaillé aussi bien au théâtre, au cinéma qu'à la télévision depuis plus de 40 ans. Il vit à New Delhi avec son épouse, la comédienne, enseignante et scénariste Navnindra Behl.

LES PRODUCTEURS

DIBAKAR BANERJEE / DBP

Dans un Bollywood largement dominé par des formules toutes prêtes - la danse et la musique, le culte des vedettes - Dibakar Banerjee est connu depuis une dizaine d'années comme celui qui a contribué à faire bouger les lignes. En 8 ans et 5 films, il est devenu l'un des réalisateurs les plus originaux d'Inde, le porte-parole d'un nouveau cinéma qu'on peut qualifier d'indépendant et de « personnel ». Il est, à travers sa société de production DBP, la force qui se cache derrière certains des plus grands succès commerciaux et critiques du cinéma indien contemporain. Son premier film, THE HOUSE KHOSLA BUILT (2006) a connu un grand succès, même sans vedette, révélant de nouveaux talents, redéfinissant le genre du cinéma indépendant indien, créant une nouvelle tendance qui sera suivie et imitée. Son film suivant OYE LUCKY ! LUCKY OYE (2008) demeure à ce jour le film le plus accusateur sur la classe moyenne indienne qui était idéalisée dans son premier film. LSD : LOVE, SEX AND DELUSION (2010) est le premier succès commercial pour un film tourné en numérique en Inde. Il est célèbre pour avoir brisé les règles imposées en matière de structure de l'intrigue et de mise en scène. SHANGAI (2012), adapté du roman Z de Vasili Vasilikos, a été salué comme un film percutant, transcendant les barrières

culturelles et stylistiques, et prêt à conquérir un public international. Solitaire assumé, évitant le regard du public, Dibakar Banerjee est connu pour la manière dont ses films exposent le visage chaotique de l'Inde moderne, sa peinture caustique et réaliste d'une classe moyenne déboussolée, des hiérarchies sociales, de l'hégémonie des privilégiés. TITLI, UNE CHRONIQUE INDIENNE est le premier film de la collection "DBP Debut" qui s'attachera à produire les films des réalisateurs indiens les plus prometteurs.

YASH RAJ FILMS / YRF

Créé en 1970 par le réalisateur Yash Chopra, Yash Raj Films (YRF) est depuis 44 ans le plus important et le seul studio privé d'Inde. Avec des bureaux dans tout le pays mais aussi à New York, Londres et Dubai, YRF a produit et distribué certains des plus grands succès du cinéma indien, comme DILWALE DULHANIA LE JAYENGE (L'AMANT EMMÈNERA LA MARIÉE) à l'affiche depuis 20 ans en Inde, et DHOOM:3, le plus gros succès commercial du pays. Le studio a récemment lancé YRF Entertainment, une société de production basée à Los Angeles pour développer et produire des films en langue anglaise, à destination d'un public international. Il a notamment co-produit GRACE DE MONACO avec Nicole Kidman, qui faisait l'ouverture du 67ème Festival de Cannes.

FICHE TECHNIQUE

Yash Raj Films présente une production DBP

Réalisateur **Kanu Behl**

Écrit par **Sharat Katariya & Kanu Behl**

Directeur de la photographie **Siddharth Diwan**

Décors **Parul Sondh**

Montage **Namrata Rao**

Son **Pritam Das**

Réalisateur associé et casting **Atul Mongia**

Maquillage **Serena Tixiera**

Costumes **Fabeha Khan**

1er assistant réalisateur **Namrata Majumdar**

Script **Rohit Sharma**

Producteur exécutif **Smriti Jain**

Producteur **Dibakar Banerjee**





UFO DISTRIBUTION